

CLIMATE CHANGE AND THE NEW ORDER IN GEORGES-JEAN ARNAUD'S LA COMPAGNIE DES GLACES : NOVUMS AND ALTERNATIVE WORLDS OR REFERENCE TO REALITY

Badia Mazboudi

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal>



Part of the [Architecture Commons](#), [Arts and Humanities Commons](#), [Education Commons](#), and the [Law Commons](#)

CLIMATE CHANGE AND THE NEW ORDER IN GEORGES-JEAN ARNAUD'S LA COMPAGNIE DES GLACES : NOVUMS AND ALTERNATIVE WORLDS OR REFERENCE TO REALITY

Abstract

Apocalyptic, without utopia, the world, as described in *La Compagnie des glaces*, volumes 15 and 16 by G-J Arnaud (1983), is covered in ice, the origin of which is the anthropocene and capitalocene ecological crisis. These two series belong to the cli-fi genre, a neologism coined by Dan Bloom, and they are part of 98 episodes written by the author about her. Our purpose in this article is to study the new order that the climate crisis has engendered, an order because this world, which resembles our own, is governed by the Ice Companies that lay the railroads, which have become the nerve center of the earth and impose their diktat on a destitute population. The novum, which is "based on cognitive innovation is a phenomenon or relation of totalizing magnitude, which differs from the norm of reality shared by the author and the implied reader" (Suvin, 1977, p.63), as well as its "estrangement" (ibid., p.14) are numerous in the novel and introduce us right into an alternative world, but the many allusions to our present, real world situate the action in a realism through its mode of presentation with the names of the companies, Pan-American, Siberian, Trans-European etc., as well as the laws governing them, which merely replicate the order of our world. It's clear that the author deploys referential illusions in the narrative to better incorporate the science-fictional element. What are the ways in which the novums are integrated into the story? What roles should they play? Through the study of cities, their ghettoization, the hegemony of scrap metal, names and characters and strange names, the study of the means of warfare, caught up in the spiral of cold and ice, we will ask ourselves whether, through them, the climate crisis is at the origin of the threats and dangers that threaten our world, or whether it is merely a pretext for keeping the world in bondage.

Keywords

novums, estrangement or strangeness, familiarization or defamiliarization, climate crisis, world order.

1-INTRODUCTION

Apocalyptique, sans utopie ni idéologie, le monde, tel qu'il est décrit dans *La Compagnie des glaces*, tomes 15 et 16 de G-J Arnaud (1983), est recouvert de glace dont l'origine est anthropocène et capitalocène à la crise écologique. Ces deux séries appartiennent au genre de la *cli-fi*, néologisme inventé par Dan Bloom, et elles font partie de 98 épisodes écrits par l'auteur sur elle. Notre propos dans cet article est d'étudier l'ordre nouveau que la crise climatique a engendré, ordre car ce monde, qui ressemble au nôtre, est régi par les Compagnies des glaces qui posent les chemins de fer, devenus centre névralgique de la terre et imposent leur diktat à une population démunie. Le novum, qui est « fondé sur l'innovation cognitive est un phénomène ou une relation d'ampleur totalisante, qui diffère de la norme de réalité partagée par l'auteur et le lecteur implicite » (Suvin, 1977, p.63) ainsi que son « estrangement » (*Ibid.*, p. 14) nombreux dans le roman et ils nous introduisent de plain-pied dans un monde alternatif, mais les nombreuses allusions à notre monde actuel et réel situent l'action dans un réalisme à travers son mode de présentation avec les noms des compagnies, panaméricaines, sibériennes, transeuropéennes etc. ainsi que les lois les régissant qui ne font que répliquer l'ordre de notre monde. Il est sûr que l'auteur déploie les illusions référentielles dans le récit pour mieux incorporer l'élément science-fictionnel. Quelles sont les modalités d'intégration des novums ainsi que les ressorts de leurs suggestions allusives dans le texte et comment s'effectue leur convergence avec le réel au sein de la diégèse ? Quels rôles faut-il leur attribuer ? A travers l'étude des villes, leur ghettoïsation, l'hégémonie de la ferraille, les noms et les personnages et les noms étranges, l'étude des moyens de guerre, pris dans l'engrenage du froid et de la glace nous nous posons la question de savoir si à travers eux la crise climatique est à l'origine des menaces et des dangers qui guettent notre monde ou si elle n'est qu'un prétexte pour maintenir le monde dans la servitude.

2-DÉFINITIONS :

Le novum « est une propriété du monde fictif qui s'écarte des règles de fonctionnement du monde de référence de l'auteur et des lecteurs en ce qu'il ou elle ne peut être rabattu(e) sur l'expérience et les savoirs encyclopédiques préalables du lecteur, mais implique des « réajustements » de ses connaissances [...]. De différentes « dimensions » (temps, lieu, personnages, objets, contexte narratif, notions)... » (Huz, 2022, 7). Son étrangeté est « si centrale et si spécifique qu'elle détermine la totalité de la logique narrative » (Suvin, 1977, p.70). L'estrangement ou l'étrangeté¹ est l'effet résultant de « déclencheurs d'altérité ». La typologie graduée des marqueurs d'étrangeté dans l'écriture de la SF va du plus local au plus global : « l'altérité lexicale », les xénolangues, le mot-fiction ou le sens-fiction, « l'altérité discursive » qui concerne des relations syntaxiques de l'énoncé et insère des vocables inchangés dans des syntagmes problématiques pour notre cadre de référence, « l'altérité empirique » qui touche aux règles générales du monde de la fiction, comme « les caractéristiques biologiques, systèmes de valeurs sociales, institutions, règles de comportement, stades et conceptions de la technologie, etc. »².

Pour bien comprendre le concept de novums, élaboré par Suvin, il faut s'arrêter sur les propos de Spiegel reprenant le sémioticien mais en apportant quelques modifications à son analyse : « Le cadre formel de la SF n'est donc pas *l'estrangement*, mais son exacte inverse, la *naturalisation*. A niveau formel, la SF n'étrangéifie pas ce qui est familier mais plutôt rend familier le non familier »³. Autrement dit, les novums, élément étranger à notre connaissance vont évoluer dans un monde connu du lecteur, à savoir le sien, pour être compris et assimilés. Donc deux notions qu'on ajoute aux novums et qui sont la familiarisation et la défamiliarisation.

¹ -Nous adopterons le terme d'"étrangeté" à la place "d'estrangement".

² Richard Saint-Gelais, *L'Empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*, [1999], cité par Aurélie Huz, 2022, 16.

³ Simon Spiegel, "Le monde en plus étranger; à propos du concept "d'estrangement" en théorie de la science-fiction" [2008], cité par Aurélie Huz, 2022, 10.

3-LE CONTEXTE NARRATIF : CADRE SPATIO-TEMPOREL

La Compagnie des glaces, tomes 15 &16 nous situe dans un monde alternatif qui à la suite de la Grande Panique non explicitée dans la diégèse a été recouvert de glaces. La guerre fait rage entre d'une part Le Kid et Lien Rag de la Compagnie ferroviaire de la banquise et d'autre part celle panaméricaine, guerre dont le motif premier est le manque de ressources énergétiques, le pétrole est remplacé par l'huile de baleines et de phoques dont les deux belligérants se disputent le monopole et tentent par tous les moyens de mettre la main sur la route empruntée par les mammifères. Ces guerres et le froid intense, -70 degrés, ont affamé les populations qui se sont réfugiés dans des villes insalubres, avec de fortes mortalités, abandonnées à leur propre sort et à une situation chaotique pour survivre. Autre étrangeté, c'est que tous les moyens de transport ont disparu, à part le train, devenu convoité par les forces armées et participant à la guerre aux côtés des grands vaisseaux guerriers.

Différents novums se partagent le paysage diégétique du roman ainsi que leur effet d'étrangeté : d'abord le froid et la glace, les villes et leur uricide, le train, ses stations en forme de villes et ses réseaux ferroviaires et tentaculaires.

3-1Le froid inhumain :

Nous sommes en l'an 3248 (274)⁴, ou aux alentours, la notion du temps est ignorée par les personnages, peut-être parce que le soleil a disparu ainsi que la lune. « Cet oubli volontaire », précise Jean-Paul Engélibert n'a pas pour mission de « dégager les coupables de leurs responsabilités, mais [de] se situer d'emblée dans la catastrophe du présent » (Engélibert, 2019, p.59). Le froid glacial est l'opposant ultime à tous les schémas actantiels, il préfigure l'ennemi qu'il est impossible d'abattre, il étend ses tentacules à tous les niveaux de vie, de survie, du moment qu'il y a inaction, qu'il y a abandon d'un lieu, d'un train, d'un perçage d'un tunnel, d'un arrêt du vaisseau, etc : « En approchant d'Amertume-Station, ils avaient longé les immenses convois abandonnés, gainés de glace épaisse » (163). En fait, toutes les régions dans ce monde sont devenues glaciaires, de l'Antarctique à la Patagonie. Donc loin d'être un simple décor, il est un levier narratif qui sape les êtres comme les machines. La Nature a pris le dessus sur l'homme qui se trouve incapable de la vaincre. Seule la tribu des Roux, les hommes du froid vit en harmonie avec lui parce qu'elle est plus près de la nature. Le Kid va solliciter son aide pour attaquer Radar-Station, car elle est la seule à pouvoir « marcher sur la banquise, contourner la ville et attaquer les harponneurs » (71). A l'intérieur des maisons, des wagons, le froid est appréhendé dans les moindres gestes de la vie quotidienne ; quand Lien prend son bain, la baignoire doit tout de suite être vidée « sinon l'eau finissait par geler » (62). Le réchauffement s'y fait selon des lois prescrites, il y a une température règlementaire. A l'extérieur, après la destruction de Radar-Station et son enfoncement dans le Pacifique, la glace « s'était réformée, comme une peau qui repousse encore plus dure sur une plaie ouverte » (73). Le froid s'apparente à l'hydre de Lerne dont les tentacules repoussent. Les villes sans dôme protecteur ou sans verrière sont exposées au froid et les morts se comptent par dizaines (17) quotidiennement. Mais le plus dur à affronter est la faim, puisque le bétail est rare, et que les fruits et légumes cultivés dans des serres-igloos sont également exposés au froid car il faut les chauffer et la glace fond. Le cannibalisme est courant, et les populations sont réduites à manger des « chiots » (25), des « rats » (107), des « manchots » (56) etc. Depuis que la nature a cessé de produire, c'est l'homme qui tente par tous les moyens de prendre la relève dans sa tentative de survie. Et tout ce qui était facile d'accès, nécessite désormais un effort titanesque pour combler les manques en nourriture. Il faut préciser que les étrangetés ne sont pas des xénolangues mais des rapprochements inattendus entre domaines différents. Le narrateur pousse la dérision pour signifier peut-être que tout progrès n'est qu'illusoire.

⁴ Nous indiquerons désormais les pages citées entre parenthèses et tirées du roman de G-J Arnaud, *La Compagnie des places, Tomes 15 & 16, Terminus Amertume, Les Brûleurs de la banquise*, Paris, French Pulp Editions, 1983.

3-2 Les villes apocalyptiques :

Les villes sont partie intégrante du genre de la cli-fi, et avec la disparition de la vie sur terre, elles prennent l'aspect de ghettos dans ce roman. Elles sont le seul espace où l'être humain arrive encore à vivre ou à survivre sur ces banquises, elles sont des configurations sociales. Toutes les villes ont perdu leur identité, dans le sens où le lecteur n'en reconnaît aucune, elles n'ont aucune donnée extratextuelle identifiable, du moins dans les deux tomes de notre étude, et leurs toponymes sont étrangers voire étranges : Amertume-Station, Kamélépolis, Titanpolis, Cross-Station, ville japonaise du Mikado, Laura-Station, Hotstation, Drunk-Station où on fabrique de l'alcool (25), etc. Ce qu'elles ont de futuristes, ce sont les dômes et les verrières qui les recouvrent pour les protéger du froid. Sinon, elles appartiennent à un paysage urbain régressif, marginal : pas de parc, ni d'espace vert, car ce sont des villes de la survivance. Pour nous familiariser avec elles, le narrateur va les rattacher aux grandes compagnies ferroviaires qui détiennent et gèrent la production des matières premières, l'huile de baleines et de phoques : la Compagnie Panaméricaine, Sibérienne, Transeuropéenne, la fédération australasienne, les Africaniens, la Compagnie du Mikado, etc. C'est à travers ces nominations trafiquées, qui ne sont pas de vraies altérités lexicales, qu'on parvient à situer l'action dans notre monde, et que le conflit réitère les mêmes structures du partage des richesses énergétiques mondiales entre les Américains, les Russes, les Européens et qui sont sans pitié, voraces.

La nouveauté dans ces villes c'est qu'elles sont toutes desservies par des trains qui les relient entre elles sans autre moyen de transport, car les accords de la NY Station, « la puissante commission » (11) qui sont une sorte de gouvernement mondial, l'ONU, l'interdisent. Les populations vivent dans leurs wagons et leurs compartiments. C'est pourquoi les villes portent les noms de stations. Lorsqu'il n'y a plus de stations, il n'y a plus de villes, et c'est la banquise qui se trouve dans les terminus. A Amertume-Station, Il y a le train-hôpital (145), le train du Comité de Libération qui se réunit dans le compartiment pullman (14), les draisines-taxis (44), « le compartiment qui sert de cuisine » (53) à Yeuse, ou encore « wagons en bois, en acier, en plastique, wagons-salons, wagons-lits, wagons-bordels ambulants, wagons à bestiaux... » (163). La ville est également recouverte de pollution atmosphérique : « on y brûlait une huile de récupération qui enveloppait la station d'un brouillard gras, malodorant. » (59) Ou à Cross-Station, qui est sous dôme, la région est « envahie par la poussière de charbon durcie par le froid » (47) S'y ajoute la pollution ferroviaire : « entassements de matériel hors d'usage » (24), « les voies [...] étaient encombrées de débris de toutes natures » (59), « trains morts, des centaines d'épaves d'un monde ferroviaire à bout de souffle... » (163), « trains [...] bourrés d'émigrants puis de cadavres » (*Id.*) Le paysage est surtout constitué de fer et de froid. C'est l'enfer froid. Et les êtres humains sont écrasés, entassés par tant de lourdeur. Toutes ces voies ferroviaires avec les trains qui encerclent les villes font penser à la Gorgone dans leur ramification tentaculaire.

Bref, l'espace est contigu, étroit, la ville rétrécit avec l'avancée du froid et avec tous les interdits qui empêchent de circuler librement d'un lieu à l'autre.

Cette ghettoïsation de la ville provoque des inégalités socio-spatiales, et un surpeuplement : Yeuse l'épouse de Lien Rag « occupait deux compartiments et était jalouée surtout par les autres femmes. » (56), alors que les exilés politiques « s'entassaient à douze dans un compartiment pour huit. » (*Id.*)

Ceux qui sont assez riches, une poignée, vivent dans des wagons magnifiques, les moins riches dans des wagons encombrés, et les plus pauvres qui sont surtout des immigrés, et qui ne peuvent pas prendre le train, doivent survivre dans le froid ou dans les trains abandonnés, trains de fortune, et beaucoup meurent de froid et de faim. C'est l'urbicide.

-« On disait que sur cent kilomètres avant Amertume-Station, s'alignaient de vieux convois remplis de cadavres d'immigrants dont les machines n'avaient pas tenu le coup jusqu'au bout du voyage. La glace emprisonnait désormais ces corps dans des cercueils épais. » (24)

Amertume-Station est la plus chaotique et la plus corrompue :

« Le froid y était plus cruel et le moindre achat devenait une aventure, se compliquait de recommandations, de pourboires, d'incertitudes. » (24)

Agressions, vols, viols, rafle d'enfants et donc sentiment d'insécurité sont le quotidien de cette ville. Le chaos est partout, dans l'administration, le commerce, la circulation, etc.

Les guerres et le froid, le manque de réchauffement et donc le manque d'approvisionnement ont déplacé ces populations qui sont en constante recherche de refuge. En fait, toutes les villes sont en perpétuel mouvement. La sécurité amène à la sédentarité, ce qui n'est pas le cas de ces villes. Pourtant, elles ne peuvent cesser le mouvement, car c'est le froid et la glace qui s'y installent. C'est pourquoi elles sont prises dans un cercle vicieux. Cependant, il faut mentionner que ces toutes innovations ne manquent pas parfois de fantaisie et même d'humour : des situations cocasses prêtent au rire surtout avec l'idée du train en marche. (cette mécanisation du train ne peut que rappeler les jeux-vidéos.)

Il y a aussi des disparités entre villes. Cross-Station, la ville du Mikado est mieux lotie. Parce qu'elle était approvisionnée en « carburants », « les boutiques regorgeant de marchandises, surtout de vivres », « des pains, des légumes, des boissons de toutes les compagnies. » (45) Kamélépolis, la plus grande ville, la « ville lumière », (148), celle de la Guilde, jouissait d'eau chaude et d'électricité, « mode de vie luxueux et confortable » qui attirait « les émigrants de l'autre bout de la terre. » (148) Cette ville n'est pas sans rappeler le référent réel puisqu'elle est européenne, alliée aux Panaméricains. Le narrateur cependant, déconstruit ces cités en faisant une ville mouvoir, une ville amertume, une ville misère, une ville bonheur, un condensé exagéré de chaque thématique. Il a également emprunté aux caractéristiques des villes actuelles leurs principaux attraits : surpopulation, immigration, pauvreté et richesse extrêmes, disparités sociales et spatiales, modes de vie, la pollution atmosphérique et urbaine, au bord de l'asphyxie, mais l'idée du manque des ressources énergétiques en a fait des villes différentes des nôtres, sorties de son imagination, et dans certains passages il est un visionnaire, en particulier sur la question du flux migratoire causé par les guerres, la pollution en tout genre (roman écrit en 1983). Ces effets d'étrangeté sont pourtant assimilés par le lecteur car le contexte est bien réel : celui de l'effondrement et de la dystopie.

1-NOMS PROPRES ET PERSONNAGES ÉTRANGES :

Il faut signaler que dans sa nouvelle conception des noms, l'altérité lexicale, l'auteur ne crée pas de noms, les xénolagues, mais il joue avec les noms de notre monde dans un clin d'œil adressé au lecteur pour l'aider à se repérer. Ce sont des sens-fictions. Jamais dans le roman, le nom de la ville de New York n'est retranscrit tel quel, le narrateur use des initiales NY (en mentionnant les accords de NY Station), repérables par le lecteur. Même cas de figure pour Lady Diana, la terrible PDG de la Compagnie Panaméricaine, qui est pourtant un personnage-référentiel, britannique, princesse, alors que dans le roman, elle devient dictateur, une figure de l'Amazone. « L'injonction dans le récit d'un personnage historique, loin de constituer un effet de réel, souligne le caractère artificiel de cette re-connaissance qu'il a malgré tout provoquée » souligne Simon Bréan. (Bréan, 2022, 26)

Outre les nombreuses allusions intertextuelles de l'œuvre, et que les spécialistes de la SF reconnaîtront, l'auteur utilise les prototypes qu'il lie aux architypes et qu'on retrouve dans plusieurs romans et films SF : le personnage de Lady Diana rappelle en fait les nombreuses femmes, maîtresses du monde, présentes dans les films américains de SF comme *Divergente* (1,2,3) (avec Kate Winslet dans le rôle du dictateur) ou dans *Maze Runner*, *Dune* (1,2). En 1983, date de la publication de ce roman, c'était une forme de futurisme de considérer que le pouvoir est aux mains des femmes. Il y a une dérision employée par l'auteur dans ce jeu de brouillage des noms, des implicites, et que la notion de dictature rend évidente. Le Mikado mérite aussi qu'on s'y arrête dessus. Dans le roman, il est le PDG de la compagnie japonaise, mais ce patronyme interpelle dans la mesure où le Mikado est aussi un jeu d'adresse, un personnage d'une opérette britannique *The Mikado or, the town of Titipu* (1885), de W.S. Gilbert et A. Sullivan qui retrace la vie de l'empereur japonais du même nom, (et autres emplois de ce nom propre) dans la réalité. Bien sûr, en ce qui nous concerne, ce nom nous aide à situer la ville de Cross-Station qui se trouve donc au Japon et ce

personnage, prototype du sumotori. Enfin, l'enfant Dieu, Jdrien, le fils de Lien Rag, fait partie de ces imaginaires sériels qu'on retrouve dans *La Route* de McCarthy, entre autres. Jdrien a le don de la télépathie, il préfigure le Messie qui doit libérer le monde du joug de la dictature. Mais c'est un messianisme « laïc » (Engélibert, 2019, p.137). Ceci confirme notre hypothèse que l'une des fonctions des novums est le divertissement dans le roman : créer le loufoque et les situations cocasses.

2-LE TRAIN ET LES MOYENS DE GUERRE :

La guerre dans le roman fait partie de l'action principale, comme nous l'avons déjà signalé. La Compagnie panaméricaine voudrait construire un tunnel subglaciaire/inlandis et joindre le pôle nord au pôle sud, pour justement avoir le monopole de l'huile. Et pour ce faire, elle a besoin de construire encore des trains. A l'extérieur de villes, les déplacements se font par les flottes, plus exactement par la Ve flotte panaméricaine (130) or, il faut une cartographie pour comprendre l'itinéraire qu'elles suivent : car il y a très peu de noms d'océans, de mers, mais sont employés les réseaux et les lignes : « le réseau est » (128), « la ligne sud » (131), « le réseau du 160° » (74, 129, 152), qui sont en fait les lignes du méridien Est et Ouest, ou le méridien de Greenwich Nord/Sud. Il est vrai que ces lignes de mesure de la terre, les longitudes et les latitudes, ne sont pas des nouveautés mais les adopter pour localiser les trajets relève de la défamiliarisation avec elles, celles-ci sont dans le texte des xéno-encyclopédies. Certes, l'auteur veut compliquer l'accès à l'histoire, aux repères géographiques et à la localisation. Cependant, nous relevons le grand décalage entre les villes et les réseaux : alors que les premières étaient réduites à des espaces contigus, serrés, les réseaux s'étalent sur de grands espaces vides.

Pour singulariser les moyens de construction des réseaux ferroviaires et des armes de guerre, le narrateur va employer la technique du gigantisme, c'est-à-dire agrandir démesurément la taille et la forme des objets à côté de son aspect mobile et de son nombre illimité. Ainsi, les poseuses de rail « énormes, véritables villes roulantes qui aplanissaient, préparaient la glace pour recevoir en même temps 80 paires de rails d'un seul coup » (129), « c'était comme un de ces fleuves anciens qui allait tout submerger sur son passage. Sur ce fleuve de fer, arriveraient des mastodontes de la Ve flotte, des trains blindés avec des soldats... » (86). Cette force a comme premier objectif d'impressionner l'ennemi avant de l'abattre, de le terroriser psychiquement avant de l'écraser physiquement et la métaphore du fleuve ancien la compare au déluge biblique. Ici aussi, nous notons l'imaginaire sériel qu'on retrouve dans les films américains, comme *Avatar* avec l'arrivée de l'armée américaine.

L'armada de Lady Diana est également constituée de « forteresses géantes de cent mille tonnes et plus » et « qui roulent », (74), ces formes monstrueuses sont assimilées à des « mastodontes » ces éléphants géants, proboscidiens, des mammoths de l'ère tertiaire. En fait, toute l'histoire témoigne non plus d'une évolution vers le futur mais d'un retour de l'humanité à l'ère glaciaire des temps anciens. Toujours est-il qu'à côté de ces étrangetés empiriques et diégétiques, les autres armes employées comme les « destroyers », des « contre-torpilleurs », des « croiseurs lourds » (130), des « avisos », « des bâtiments légers », (131) sont de l'ordre du connu par le lecteur, détenues par l'armée américaine. Il s'agit de la culture militaire. Donc le narrateur intègre ces armes monstrueuses à l'arsenal américain avec glissement de sens. Et ces bâtiments doivent protéger les poseuses de rail avant de s'en prendre aux forces du Kid. Celles-ci d'ailleurs manquent de moyens de guerre, elles paraissent petites devant le géant panaméricain : « lance-flammes », qui sont « des brûleurs à huile de grande puissance grâce à un injecteur nouveau » (22), les « draisines blindées » (82), des « lance-missiles » (85), avec « quelques loco-pelles » et des « quelques niveleuses » pour dégager la voie de la glace, des « torpilles monorail » (130) qui sont des fusées mais qui roulent. Véritable combat de Goliath contre David. Or, la tactique de guerre du Kid est d'abord de s'emparer de l'une de ces poseuses et de brûler ensuite la banquise grâce à des « foreurs » (188), « spécialistes des trous à poissons » (188) qui devaient ouvrir « le plus grand gouffre de la banquise du Pacifique » (189). En fait, les moyens de guerre du Kid sont rudimentaires, comparés à ceux des Panaméricains, il y a disproportion entre les deux armées. Cependant les deux belligérants sont encombrés par les rails et par la banquise qui s'avèrent être des armes efficaces dans le combat. Ces altérités empiriques vont avoir le dernier mot puisque les moyens simples vont vaincre les moyens gigantesques de Lady Diana. C'est David qui emporte la victoire. L'élément feu brûle la glace alors que c'est l'eau qui aurait dû éteindre le feu :

-« Sur des kilomètres carrés, la banquise s'était embrasée, se fracturant avec des craquements qui s'entendaient de très loin. La glace fondait en torrents de feu et des flammes, hautes de cinquante mètres, formaient des barrières infranchissables. » (222).

La glace qui paraissait invincible et invulnérable, comme les forces panaméricaines d'ailleurs, capitule devant la détermination humaine. Nous sommes devant un déluge de feu, avec des images du gigantisme, le feu contre la glace et contre le fer, celles du dragon aussi contre les mammoths et la Gorgone. En fait, l'imaginaire arnaudien puise dans les mythes antiques et les légendes bibliques pour consolider les assises des novums employés. Mais la technologie est présente, dans les armes de guerre sophistiquées aux mains des plus forts, les coordonnées géographiques.

1-LOIS STRICTES ET PETITES INVENTIONS :

Pour bien comprendre le système régi par ce monde, il faut revenir aux accords de la NY Station, sorte d'ONU, qui a imposé le dollar comme monnaie unique et qui prescrit des lois que tous les habitants de la terre doivent respecter. L'une de ces lois interdit par exemple de retirer les rails lors de guerres :

-« D'après ces accords en effet on devait s'attaquer aux trains blindés, aux unités de combat, mais respecter les rails. Retirer les rails du réseau 160^e leur paraissait un véritable sacrilège. » (201)

Il est également interdit de marcher sur la banquise, d'aller d'une ville à l'autre sans un laisser-passer, avec une « police ferroviaire » aux trousseaux, le personnel de la traction et des voies « doit rester à son poste » (75) etc, lois qui sont de l'ordre du sacro-saint. Un système dictatorial donc qui a pour véritable but d'imposer le système ferroviaire comme moyen de transport, d'habitation, de commerce car il permet de mieux soumettre les peuples au diktat et à l'hégémonie de la NY Station, et d'interdire l'apparition du soleil, qui fera fondre la glace et les rails avec (80). Et toute invention qui tend à transgresser cet ordre se fait dans la clandestinité. Bien sûr cet ordre, qui ressemble à celui de notre monde actuel en est une de ces possibilités mais il a l'avantage d'être plus absurde, dans la mesure où l'auteur se moque de ces diktats sacro-saints. Notons que ce système dictatorial est très présent dans les romans et films de SF, avec la même architextualité, avec parfois les schémas narratifs quasi-identiques.

Les rares tentatives pour inventer une alternative à ce monde sont surveillées, combattues. Des xéno-encyclopédies sont employées dans le texte : par exemple, on tente de fabriquer des ballons, une montgolfière avec « des vessies de poissons » (141), ou de « l'hélium » du « néon », « du charbon actif » pour en faire « un gaz » (141), ces ballons leur permettront de se déplacer sans le train. Ou changer le mode de réchauffement assujéti à l'huile de baleines : Lien Rag cherche à fabriquer un « modèle de pompe thermique », « mes filets protégeront l'intérieur de la glace » (62), « filets de capillaires [de baleines] pour gaz réfrigérants » pour empêcher « les écarts de température » (50) ou encore dégager « le soleil de sa gangue de poussières lunaires » (77), qui permet à l'air de se réchauffer. Donc le monde sans glace existe, mais c'est un sacrilège que d'y penser. Or ces xéno-encyclopédies prouvent que l'homme a perdu sa technologie et qu'il est revenu au stade primaire de la connaissance scientifique car comme nous venons de le voir, la technologie n'est détenue que par les puissants, laissant dans l'ignorance le reste de la population mondiale.

CONCLUSION

La familiarisation avec les étrangetés spécifiques aux novums n'est pas difficile à cerner dans le roman d'Arnaud, car bien que l'auteur ait inventé un monde nouveau, alternatif pour les situer, il a aussi gardé les mêmes structures économiques, stratégiques, sociales et autres de notre monde avec les mêmes forces en présence qui se le partagent. Il a aussi traduit les craintes et angoisses de tout un chacun devant le changement climatique, l'épuisement des ressources énergétiques, la dictature... Il y a une continuité rationnelle et historique entre les deux mondes : il y a attractivité d'une part et plausibilité de l'autre. Et comme le dit Irène Langlet : « L'histoire se passe dans un monde défait ou déviant, plutôt qu'un monde autre. » (Langlet, 2020, p. 8.) Cependant, l'auteur n'a pas prévu les grandes inventions technologiques, les xéno-encyclopédies, qui restent dérisoires dans le roman, mais il a plutôt vu la mainmise des grandes compagnies multinationales sur le monde et l'état de peur et d'impuissance dans lequel sont assujettis les populations.

Aussi, Arnaud a appuyé sur les indices référentiels du réel, à peine s'il a voulu camoufler certains noms-fictions ou certaines distanciations prises, il élève l'humain et le capitalisme au rang des forces affectant le futur et bien sûr le présent. Si nous retirons les novums de l'histoire, nous nous retrouvons devant un monde tragique qui est le nôtre. Ce roman fait suite à *1984* de Georges Orwell dont les novums se sont avérés réels. Certes le but d'Arnaud n'est pas tant d'imaginer le monde futur que de tourner en dérision le monde actuel, un monde prêt à tout pour son réarmement : Mise en dérision des accords de La NY Station, gigantisme boiteux des forces panaméricaines et de leurs essais de navires à la recherche de l'huile de baleines, baleines qui, il faut le dire, leur mènent la vie bien difficile. Enfin, la crise climatique n'en est pas une, puisqu'elle est fabriquée pour maintenir les populations dans la servilité et pour diminuer leur nombre sur terre.

BIBLIOGRAPHIE :

- Arnaud G-J (1983). *La Compagnie des places, Tomes 15 & 16, Terminus Amertume, Les Brûleurs de la banquise*, Paris, French Pulp Editions.
- Bréan S. (2022). « Pour un usage externe des théories de la science-fiction », *ReS Futurae* [En ligne], 20/2022, mis en ligne le 12 décembre 2022, consulté le 21 avril 2024. URL : <http://journals.openedition.org/resf/11250> ; DOI : <http://doi.org/10.4000/resf.11250>
- Engélibert J-P. (2019). *Fabuler la fin du monde, la puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris, La Découverte, L'horizon des possibles.
- Huz A. (2022). « Démêlés avec le novum : démontages et remontages de la notion dans une perspective culturelle intermédiaire », *ReS Futurae* [En ligne], 20, mis en ligne le 13 décembre 2022, consulté le 24 avril 2024. URL : <http://journals.openedition.org/resf/11338>; DOI : <http://doi.org/10.4000/resf.11338>.
- Langlet I. (2020). « Cli-Fi & Sci-Fi. Littératures de genres et crise climatique », *La vie des idées*, mis en ligne le 7 juillet 2020a, URL (décembre 2022) : <http://laviedesidees.fr/Cli-fi-Sci-fi.html>. Consulté le 21 avril 2024.
- Langlet I. (2022). « Pour une french (Science Fiction) Theory », *ReS Futurae* [En ligne], 20, mis en ligne le 13 décembre 2022, consulté le 22 avril 2024, URL : <http://journals.openedition.org/resf/11540> ; DOI : <http://doi.org/10.4000/resf.11540>
- Suvin D. (1977). *Pour une poétique de la science-fiction. Études en théorie et en histoire d'un genre littéraire*, Gilles Hénault (trad.) Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, coll. « genres et discours », 1977.